

One Man / Woman Show

Lorraine Pintal

Number 12, Summer 1979

Pour les années 80

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pintal, L. (1979). *One Man / Woman Show*. *Jeu*, (12), 133–137.

que qui remonterait aux années trente. Je renvoie le lecteur, en guise de conclusion, à un texte de Philippe Ivernel sur l'improvisation prolétarienne dans les années trente en Allemagne¹. Ivernel y cite Maxim Vallentin, directeur d'une troupe de cette époque, le Porte-Voix Rouge:

«Nos troupes, soumises par une dure praxis à un travail impitoyablement logique... ont soit subverti, soit modifié considérablement les méthodes de production théâtrale en vigueur jusqu'à présent...

Elles se sont trouvées dans l'obligation d'inverser les étapes de la production, «De la littérature à la scène», c'est-à-dire «Du manuscrit à la première» et d'énoncer un autre mot d'ordre. Lequel est: «De l'improvisation à l'enregistrement du texte». Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que nous improvisons sans plan précis; cette improvisation est faite d'essais d'interprétation contrôlés par le collectif.»

Et Ivernel poursuit: «Dans le local de répétition, un journal mural, avec les principaux titres de brochures à consulter, (...). Une semaine plus tard, les uns et les autres ont commencé à afficher leurs premières idées de scènes et de canevas. (...) Chacun fait de nouveau appel à son expérience, à ses lectures, mise en commun, discussion. Au terme de cette première phase, «le squelette était là». L'improvisation va lui donner «chair et sang». Celle-ci ne s'impose pas comme une technique spécialisée; au contraire, elle bat en brèche la spécialisation des tâches au sein de la troupe, et plus généralement de la production théâtrale. Elle se développe spontanément — un spontané qui n'a rien de fortuit — dans le feu de la pratique collective, qui assure la permutation des fonctions, en particulier le va-et-vient entre l'information, la conception et la scénisation.»

Et Ivernel cite à nouveau Vallentin: «Nous commençâmes à improviser, tentative inédite qui porta des fruits inattendus. Il en sortit un texte extraordinairement pimenté, spirituel et percutant — une camarade était là pour sténographier au fur et à mesure.» Et Ivernel ajoute: «La première ébauche est confiée à un «poète-spécialiste» chargé de la mettre en rimes. Les répétitions suivantes révèlent encore des obscurités et des insuffisances dans le texte: elles sont corrigées au cours du travail théâtral lui-même, sur le tas. Il n'est jusqu'à la musique qui ne fasse l'objet d'une recherche commune.»

pierre rousseau

1. Ivernel, Philippe, «1930: l'improvisation prolétarienne», dans *l'Envers du théâtre*, Revue d'Esthétique, 1977, nos 1-2, Paris, Union Générale d'Éditions, collection 10-18, no 1151, pp. 257-259.

one man/woman show

« — Pis, le théâtre?

— Oh, ça va pas pire! On a besoin d'argent comme d'habitude.

— Qu'esse-tu veux y faire?

— Moi, là, là, j'rêve de produire un gros show! Au diable les coupures de budget! Faut surtout pas penser à ça!... T'sais, le style de show que jusse les écoles de théâtre peuvent se payer! Un show où t'es pas obligé de jouer trois, quatre rôles pour économiser sur la distribution. Un vrai gros show, c'pas compliqué! (Soupir).

— J'pense que tu rêves un 'tit peu en couleurs! R'viens au noir et blanc pis fais donc un One Man Show, c'est plus simple!»

Et voilà! Le mot magique est lancé et décolle sur la piste principale avec dans son ventre la plupart des comédiens dont la tête (Que dis-je?... Le corps entier!) est déjà remplie par une envie folle de jouer et de montrer à un public aussi vaste que possible qu'ils sont là, qu'ils existent avec leur trop plein d'énergie et leur talent à revendre. — «MOI, comédien, comédienne, je veux faire du One Man-Woman Show!» Jean-Guy Moreau fait du One Man Show; Yvon Deschamps aussi! Sol fait fureur en France. Ils ont commencé au pied de l'échelle et, petit à petit, ils sont devenus des «vedettes» que tout le monde aime et veut voir au moins une fois dans sa vie.

Même des artistes déjà bien en vue parmi les étoiles de notre beau ciel québécois se sont attaqués au show solo afin de parfaire et de renouveler un métier qu'ils faisaient déjà depuis nombre d'années; Pierre Labelle, Louise Latraverse, Luc Durand, Dominique Michel s'en sont tous tirés avec succès.

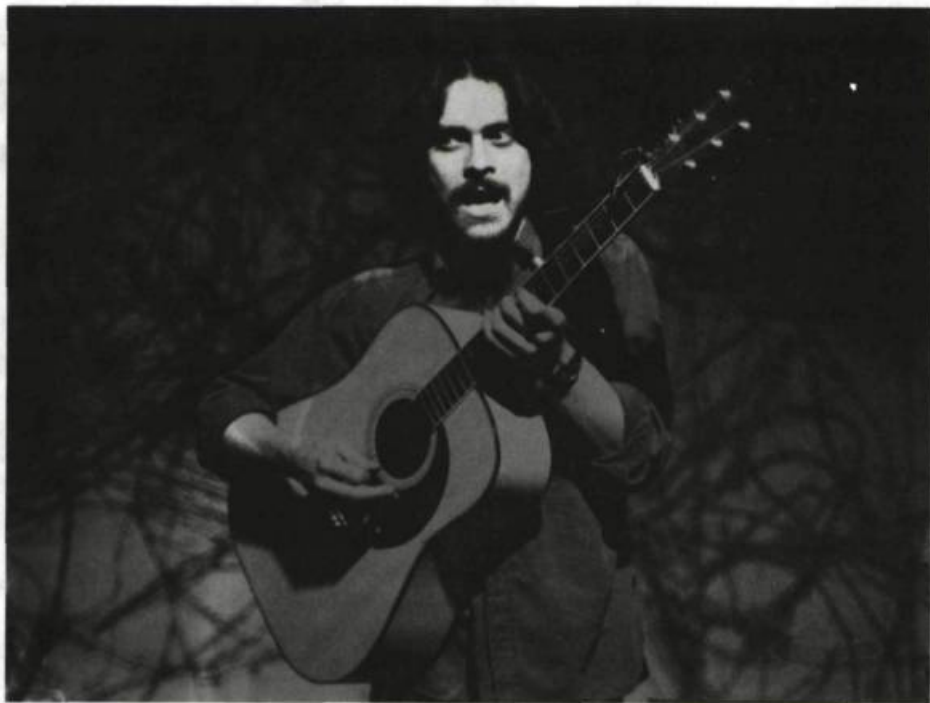


Reynald Bouchard. (Photo: François Rivard)

Alors, pourquoi pas moi? A une plus petite échelle d'accord, mais pourquoi pas moi tout de même?

Suite à un court, pour ne pas dire bref, entretien avec Reynald Bouchard, déjà connu du public montréalais en tant que monologueur et jongleur, poète des mots, magicien et conteur de chimères, il a été possible de divaguer légèrement sur la condition du One Man-Woman Showiste sur lequel on peut se permettre de faire quelques considérations (cela dit, tout à fait entre nous...). Ce qui au premier abord peut paraître de la prétention devient, en profondeur, quelque chose de très humble, de très simple. Certains comédiens aux prises avec leurs «bebittes» existentielles préférèrent se mettre au monde, seul en scène, plutôt que de faire assumer par d'autres un propos qui ne concerne qu'eux-mêmes, solitairement. C'est le cas de Reynald Bouchard et son dernier spectacle présenté au Théâtre de

Quat'Sous en avril dernier, *le Tour du chapeau*, en fait foi. D'abord, toujours le même personnage nerveux, timide, un peu gauche; ensuite, beaucoup de gags connus, les mêmes acrobaties exécutées avec la même adresse, les mêmes tours de magie (sauf le manège miniature articulé par un Reynald Bouchard au sourire large comme la scène); comme si le comédien avait voulu faire le bilan de ses pouvoirs pour pouvoir ensuite passer à autre chose. Et c'est quand cette «autre chose» arrive que la véritable magie s'installe. Je revois ce vampire si laid, se transformant tout à coup en ange pour atteindre la véritable beauté et je réentends ce long discours final sur la souffrance; subtilement, sans bavure, le tragique déteint sur le comique, nous laissant un goût trouble dans le creux de la bouche. Et on sort en silence, sans brusquer ni déranger personne. Financièrement parlant, Reynald Bouchard a produit lui-même son spectacle et ne s'en est pas



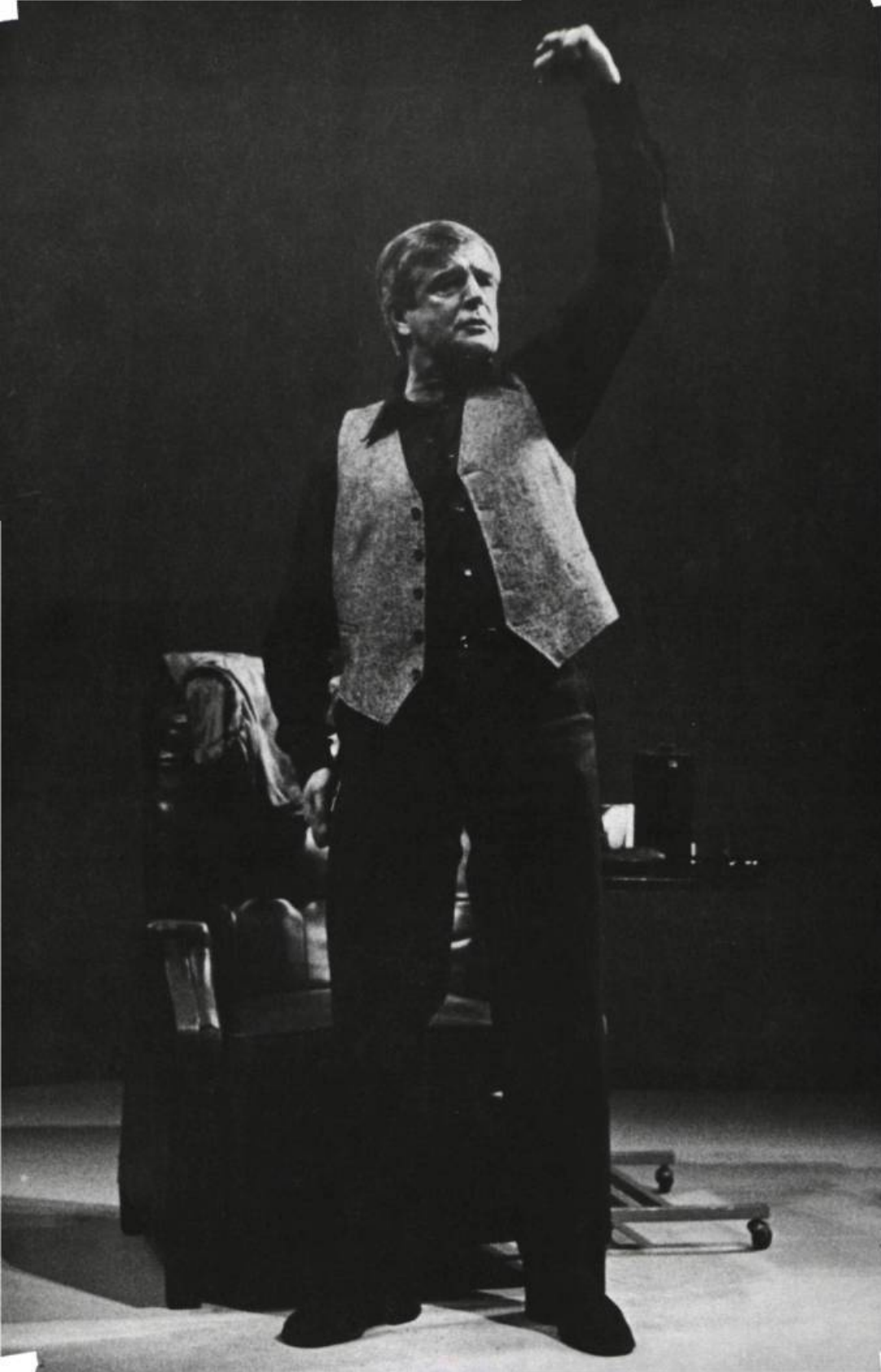
Le Siffleur ou le Bâtiment d'Yves Labbé. Au Théâtre Expérimental de Montréal. (Photo: Anne de Guise)

sorti pleinement gagnant: malgré une bonne publicité (donc coûteuse), une réponse très favorable des critiques et du public (les deux vont habituellement très bien ensemble), il demeure qu'un pareil spectacle coûte cher en énergie autant de la part du monologuiste lui-même que de ses proches collaborateurs; et quand on travaille dans un circuit dit parallèle, il faut être prêt à prendre ce genre de risques, sinon toute création se stérilise et meurt.

C'est aussi le cas d'Yves Labbé, jeune comédien et musicien à ses heures, qui assumait presque entièrement la responsabilité de son spectacle-solo présenté au printemps dernier au Théâtre Expérimental de Montréal. *Le Bâtiment* a été pensé, écrit, répété par lui sous l'oeil discret de Daniel Simard, joué par lui avec l'appui, lors des représentations, de Josette Beaupré à l'éclairage, ayant comme principal interlocuteur un violoncelle aux ac-

cents doux et graves. Pour se faire entendre, Yves Labbé a choisi la voix du poète visionnaire en présentant par le biais d'un personnage-conteur sa vision universelle de la société et en traitant du droit de propriété et du partage chez les humains. Analyse dure et naïve à la fois, pleine de couleurs et d'intensité qui a fait se dresser les longs coussins du T.E.M. et qui a favorisé, l'écoute d'un public peu nombreux mais combien attentif et chaleureux. Je persiste à dire que *le Bâtiment* n'a pas attiré l'attention qui lui était due; c'est trop souvent le cas pour les choses essentielles à dire et à entendre!

Quand on décide de faire du One Man-Woman Show, le personnage du conteur s'avère d'un intérêt et d'une efficacité remarquables. Le défi lancé par Gilles Pelletier à son propre théâtre avec *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, d'après un écrit de Bertrand Leblanc sur la drave et



les chantiers du Québec du début du siècle, d'une façon plus inattendue puisqu'il s'agit d'une création à la salle Fred-Barry de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, marque une étape dans la déjà longue carrière de cet acteur remarquable. Ici, c'est la performance et la qualité du jeu dramatique qui attirent tout d'abord l'attention. En fait, il s'agit avant tout d'un texte dramatique mettant en scène un seul comédien avec comme partenaire principal, le public, et devenant le porte-parole d'un auteur autre que lui-même, tout en s'impliquant d'une façon très émotive avec le personnage qu'il interprète. Cela nous éloigne un peu de la forme adoptée par Reynald Bouchard et Yves Labbé mais, ces considérations mises à part, le défi est de taille puisqu'il s'agit aussi pour Gilles Pelletier de se retrouver seul en scène, face à un public, et de créer cette intimité qui engendre les rencontres. On devrait presque souhaiter l'expérience à tous les comédiens tellement le fini en est extraordinaire! Dans la très belle salle Fred-Barry, on retrouvait un Gilles Pelletier ému et rieur, désespéré et confiant tout à la fois, racontant un personnage solide comme la forêt pour laquelle il a travaillé toute sa vie, mais démuné, car sa mort est là toute proche, qui l'attend. Spectacle plus que tendre, plus qu'amoureux de la vie, d'autant plus qu'il marquait aussi le retour d'un metteur en scène au passé inoubliable, Pierre Dagenais.

Nous ne sommes pas loin de *Bachelor* créé par le Rideau de Tweed au nouveau Théâtre des Voyagements, rue Saint-Laurent. Écrit par Louise Roy, Louis Saïa et Michel Rivard, *Bachelor* ferait rêver n'importe quelle comédienne à cause des possibilités multiples d'interprétation qu'il offre, et du milieu qu'il décrit. Dolorès décore des vitrines chez Eaton mais, trop «fine» et trop «bonne» pour le monde qu'elle fréquente, elle se fera avoir par un beau gosse aux fesses en signe de piastre. Pauline Martin, seule en scène à son tour, nous offre une

composition exceptionnelle d'une fille superficielle, aliénée par la mode, sans pour cela tomber dans les clichés faciles (si ce n'est pour les dénoncer!), soutenue admirablement par un texte qu'on pourrait vanter jusqu'à la prochaine pleine lune. Enfin!

À la lecture de tout ceci, on peut se dire (encore une fois, tout à fait entre nous) que le One Man-Woman Show se porte à merveille. Vieux comme le monde, on le redécouvre tous les jours. Ici, à Montréal, on vient vraiment de mettre le doigt dessus et on peut dire que Louise Dussault avec *Môman* y a mis la main au complet. *Môman* a été créé à la salle Fred-Barry puis repris au Centaur, et sûrement que la carrière de ce spectacle ne s'arrêtera pas là. Ici, on retrouve la formule Reynald Bouchard-Yves Labbé puisque Louise Dussault a pondu, couvé, réchauffé sa *Môman* toute seule, elle-même en personne, et la formule Gilles Pelletier-Pauline Martin, puisque la technique de jeu de cette comédienne remarquable prend des dimensions fascinantes. Elle allie le côté analytique au côté émotif; elle révolutionne tout en se vautrant dans l'habituel; elle surprend par un propos dur, cinglant, pour passer à une naïveté candide qui ferait rougir ses propres jumelles.

Môman a été un événement dans les One Man-Woman Shows et c'est en pensant à Louise Dussault que l'appellation s'en est trouvée modifiée! On pourrait dire l'indigence des ressources financières qui obligent le comédien à créer seul des spectacles, peut générer une formule pleine de sens, à l'avant-garde de la culture. À côtoyer tous ces shows-soli cette année, j'ai eu l'impression de ne plus traîner derrière mes propres valeurs mais, plutôt, de les pousser vers l'avant afin d'appeler le changement. Et ça m'a fait du bien!

Iorraine Pintal

Moi Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire de Bertrand B. Leblanc, mise en scène de Pierre Dagenais. Avec Gilles Pelletier. (Photo: Patrick Bergé)